

J'ai peur depuis longtemps de ne pouvoir finir ce que je commence, un voyage, un livre, qu'un imprévu vienne bouleverser le cours de ma vie, l'interrompre, que la mort me saisisse. L'angoisse n'infiltré pas que les entreprises d'importance. Parfois, j'achète un disque et pense que je serai renversé par une voiture sur le chemin du retour à l'appartement, ou des fleurs à Constance et, en les posant sur les fruits et les légumes de mon panier, l'inquiétude sourd que je mourrai avant que le bouquet ne soit fané. Pas un anniversaire que je ne fête sans craindre que ce soit le dernier, pas une Saint-Sylvestre, comme celle qui vient et que je passerai seul cette année. Les enfants sont partis hier célébrer de nouveau Noël dans les Flandres chez leurs cousins, et Alix a pris le train à l'aube pour Navarrenx avec une casserole de poulet au vin jaune de ma part pour ses parents. La volaille supportera mieux le voyage que les crabes que j'ai préparés avant-hier pour notre réveillon familial

et dont j'avais d'abord pensé offrir trois spécimens à mes beaux-parents.

Ce matin-là, j'avais rapporté du marché des anémones violettes, un peu funèbres, des tulipes évidemment, les crabes et du Pouilly. J'aime particulièrement l'étal de Constance l'hiver, avec des roses toujours, mais surtout des tulipes, et parfois des anémones. C'est une grande planche posée sur des tréteaux où les bouquets sont empilés sans façon et donnent un sentiment d'abondance, de lumière, de joie. Constance est là, derrière, emmitouflée, alentie, les yeux pétillants dans un visage à la fois boudeur et souriant, une chanson aux lèvres. Je termine le marché par chez elle, elle connaît mes fleurs préférées, nous échangeons parfois quelques mots sur la Belgique que nous aimons tous les deux. Le téléphone sonnait lorsque je suis rentré. Alix dormait. J'ai laissé mon panier à la cuisine, c'était Pierrette, j'ai reconnu à son élocution un peu prise qu'elle avait bu, elle voulait me souhaiter bon Noël, elle m'appelait sans manières, hein, on était des gens simples, elle regrettait son dix-huitième, au Pré ce n'était pas pareil, ils sont collet monté, avec moi faut pas faire de façons, elle avait besoin de parler de la mort de sa sœur, de rouvrir ce chapitre-là, Pierrette, ses histoires de famille tragiques, des accidents, des suicides, des trahisons, des chantages et des divorces à la chaîne, de quoi pleurer pour des

générations, faire dix romans, des sacs de nœuds, des puits de larmes mais quoi, il faut aller de l'avant, vivre, c'est-à-dire courir plus vite que le malheur, la dépression, la folie qui sont là, derrière, et qui en rattrapent quelques-uns, c'est comme les loups, les plus faibles, les moins vifs, les isolés, les distraits, c'est injuste, vraiment injuste, c'est le destin.

Elle, Pierrette, elle avait bien ses crises de cafard comme tout le monde, mais ce n'était pas une raison pour faire la gueule et emmerder les voisins, pas vrai, Gilles. Elle buvait un coup et, selon la pente que lui présentait le vin, chantait comme une sourde ou pleurait au téléphone, d'ailleurs merci, je n'étais pas toujours là, pas souvent même, c'était généralement le répondeur, j'avais beaucoup de travail et les enfants et tout, elle savait ce que c'était, mais quand j'étais là j'étais là, j'écoutais quoi, merci. Quand elle a eu fini, après les serments habituels que je viendrais prendre l'apéritif au Pré, un de ces jours, avec Alix et les enfants, ils doivent être grands maintenant, quel âge ça leur fait, ouh là là, ça ne nous rajeunit pas dites donc, elle a raccroché. Elle le trouvait, Pierrette, l'équilibre, tant bien que mal, dans cette course un peu éperdue qui lui faisait oublier que les enfants qu'elle avait connus petits ne vivaient plus chez nous et que, sans doute, elle ne les reverrait jamais.

Quand je suis revenu à la cuisine, les deux crabes avaient percé le sac en plastique où Zerline les avait enfermés, et fait de la charpie des anémones. Des deux bouquets, il restait une fleur. J'ai mis les bêtes dans la baignoire, l'anémone sauvée dans une flûte, arrangé le bouquet de tulipes dans le vase rond que j'ai posé sur l'armoire chinoise, j'ai préparé le court-bouillon. Il faut le faire cuire d'abord puis refroidir, car les crabes doivent partir à froid. Pas saisis, engourdis. Certains de mes amis s'étonnent que je m'obstine à écrire des livres au lieu d'ouvrir un restaurant ou simplement de les inviter plus souvent à dîner, et ils donneraient sans hésiter cent de mes pages pour un pot de confiture de fraises au basilic ou de figues au poivre. C'est une espèce d'amis spéciale que celle qui voudrait que vous choisissiez de faire ce qui lui plaît parce qu'à l'évidence c'est mieux pour vous. Non, plutôt qu'une sorte d'amis, c'est plus sûrement un penchant commun à tous les amis, plus ou moins accentué chez les uns ou les autres. Zerline est le surnom que j'ai donné à la jolie poissonnière qui s'appelle en réalité Virginie. Mon dernier roman raconte ses amours imaginaires avec un homme mûr, un client matinal amateur de fruits de mer, qui laisse pour elle épouse et enfants, et qu'elle finit par quitter pour une fille. Il s'en est vendu mille exemplaires. Mon éditeur dit qu'une œuvre, c'est

un train. Certains auteurs commencent par fabriquer la locomotive, le livre qui marche, et les lecteurs montent ensuite sagement dans les suivants. Il ajoute avec un sourire paternel que je suis de ceux qui commencent par les wagons. Mes amis ont peut-être raison. Je devrais m'en tenir aux crabes.

Dans la mythologie des Indiens Éji, les crabes ont amené les hommes du fond de l'océan sur la terre par une nuit de pleine lune, et ceux qui voient cette bête en rêve sont assurés que tous leurs désirs seront comblés. Je suppose que dans celle des crabes, c'est exactement l'inverse, ce sont les hommes qui les tirent du fond, et lorsqu'ils en aperçoivent un en réalité, c'est le signe qu'il va falloir qu'ils renoncent à tous leurs désirs. Mais ce matin-là, c'est Alix qui les a trouvés dans la baignoire. Elle a poussé un hurlement. Lorsque le court-bouillon a été froid, je les ai plongés tous les quatre dans l'énorme casserole qui ne sert qu'à cela, et à faire cuire les spaghettis pour les grandes tablées familiales. Ils ont lâché de petites grappes de bulles. J'ai allumé le feu sous eux.

Les crabes, cela résiste autant qu'un patient dans le cabinet de l'analyste, ça n'aime pas le court-bouillon qui chauffe et ça trouve des ressources considérablement obstinées, bien que lentes, pour tâcher de sortir de la marmite, ou tout du moins de l'eau. Ça prend

appui où ça peut, ça s'accroche, c'est gagné par une panique si ralentie qu'elle semble digne, et puis d'un coup, ça cesse de tâcher, ça lâche, ça se détend, sauf une patte ou deux qui restent crispées. Le cuisinier, lui, fait sans pitié rentrer dans l'eau, du bout de sa cuiller en bois, ce qui prétend émerger, mais son souci fondamental est ailleurs. Ce qu'il surveille, ce sont moins les pattes, les pinces, toute cette carcasse qui se rebiffe, que l'eau. Il ne faut pas que l'eau vienne à ébullition. Ce serait, du point de vue du cuisinier, la véritable mort du crabe, sa mort la plus désolante, celle de la subtilité qu'offre sa chair au goût.

C'est une vieille histoire toujours rejouée, que pour certains il en va de la vie, de la mort, et pour d'autres du bon goût.

Les crabes sont délicieux accompagnés de Pouilly fumé, mais difficiles à manger. De temps en temps, pour se délasser de la bataille avec les carapaces, il faut croquer une tartine de pain frotté d'ail couverte de crème de potiron : cela empêche de sombrer dans le sentiment que la vie est une lutte permanente qui n'a d'issue que la mort, et redonne ses chances à l'équilibre si fragile entre la joie et la gravité.

27 DÉCEMBRE

Je suis enfin dans le train pour Cherbourg.

Sur le chemin de la gare, j'ai fait faire un crochet au taxi pour déposer le poulet au vin jaune de Gilles chez Catherine. J'avais d'abord pensé le jeter, ou le donner à un clochard. Nino m'a dit mais non, apporte-le, je suis curieux de goûter la cuisine de ton mari, peut-être que ça m'aidera à comprendre pourquoi tu es restée si longtemps avec lui. Ça te blesse, ce que je te dis ? Mais c'est pour rire, mon amour ! La légèreté de Nino est peut-être ce qui me séduit le plus, chez lui, et ce qui me fait le plus mal, parfois. Je ne sais pas s'il se voyait vraiment partager avec moi un plat de Gilles, moi pas. Catherine m'a ouvert, à moitié endormie, nous nous sommes juste embrassées, le taxi attendait au pied de l'immeuble. Du palier, tandis que je descendais, elle m'a lancé quelque chose comme amuse-toi bien, ou profite bien, espèce de salope. C'était affectueux mais

j'y ai tout de même perçu une pointe. Je pense qu'elle m'en veut de trahir Gilles, tout le monde d'ailleurs m'en voudra si je le quitte, il est tellement touchant, si désespéré, que fera-t-il sans moi ? mais je perçois aussi l'envie qu'éveille mon histoire d'amour, surtout chez ceux qui, comme Catherine, pataugent gentiment dans la routine conjugale, ou ceux encore qui traversent le désert interminable du célibat.

Le taxi m'a déposée rue d'Amsterdam, devant l'entrée latérale. J'ai levé les yeux vers le dernier étage de l'hôtel de Dieppe où nous avons fait l'amour, Nino et moi, toute une journée en octobre avant qu'il ne reprenne son train. Comme j'étais en avance, j'ai appelé ma mère pour lui redonner les consignes. Elle s'est un peu énervée, mais oui, Alix, tu me l'as déjà expliqué trois fois, j'ai compris, je ferai comme tu m'as dit mais je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il aurait mieux valu que tu ne lui mentes pas. Papa n'aime pas du tout cette situation. Je déteste quand elle l'appelle papa. J'en ai pris conscience à l'adolescence, c'est une copine qui me l'a fait remarquer, chez elle on disait ton papa, ta maman, j'ai trouvé mes parents nuls, je me souviens de ma honte. Le problème, c'est qu'eux aussi aiment beaucoup Gilles. Il est tellement gentil, et puis c'est un rêveur, un poète. Ce n'est pas sa faute si ses livres ne marchent pas, c'est l'époque, tout dans

l'esbroufe, on ne reconnaît pas le vrai talent, sauf en famille. Je les sens autant de son côté que du mien et, si je ne pense pas qu'ils lui vendraient la mèche, je ne les crois pas incapables d'une gaffe. Après tout tant pis, ça ne fera que précipiter un peu les choses. Ce qui m'embête le plus, ce sont les enfants, s'ils l'apprenaient avant lui. Heureusement, ils vont oublier tout le monde, à Blankenberge, et s'ils m'appellent pour le nouvel an, ce sera sur mon portable. Et puis ils sont grands. D'ailleurs rien de tout cela n'arriverait, sans doute, s'ils n'étaient pas grands.

Aussitôt dans le train, j'ai prévenu Nino que j'étais en route. Il a ri. Dans les mêmes circonstances, il ne m'aurait pas appelée, lui. C'est cette espèce de confiance, chez lui, ce côté indestructible que j'aime et qui me fait souffrir aussi. Parfois, je pense qu'il m'aime sans avoir le moindre besoin de moi. Je ne sais pas si c'est possible. Tout est prêt, mon amour. J'adore quand il m'appelle mon amour. J'espère que tu sais ce qui t'attend, je ne m'éloigne pas de toi de plus de deux mètres pendant toute la semaine, tu es prévenue. Qu'est-ce que tu vas faire dans le train ? Écrire mon journal. Ah oui, il est pire que ton mari, celui-là ! Tu vas le tenir ici aussi ? Prépare-toi à ce que je fasse tout mon possible pour t'en empêcher. Par exemple ? Me glisser sous la table pendant que tu écris, t'embrasser les pieds, les

chevilles, les mollets, les genoux, les cuisses, je continue ? Je crois que cela fait vingt ans que je n'ai pas éprouvé pareille excitation érotique. Ça me fait peur, d'ailleurs, parfois. Je me sens vulnérable. À Nino, comme s'il pouvait me demander, me faire n'importe quoi. Mais à moi aussi, à quelque chose en moi dont je découvre la puissance et qui m'entraîne, me pousse au-delà de moi-même, de l'idée que j'ai de moi, qui me met hors de moi, c'est exactement ça, l'expression juste, hors de moi. Je ne peux pas m'empêcher de penser à ces gens que les tribunaux déclarent irresponsables au moment des faits, et qui sous le boulot d'une pulsion irrésistible ont parfois commis des horreurs. J'en ai pris conscience le jour où nous avons fait l'amour dans les toilettes, au ministère. Je ne me serais pas crue capable de ça, de ce mélange de vouloir féroce et d'abandon complet.

J'ai peur parce que je vois dans notre histoire les ingrédients, comme dirait Gilles, de la recette du crime passionnel.

C'est difficile d'écrire dans le train. Le paysage m'attire sans cesse, et ça bouge. D'habitude j'aime mieux lire, ou rêvasser. Mais cet après-midi, comme dit Nino, je sais ce qui m'attend. Non mon amour, pas maintenant, je voudrais noter deux ou trois choses dans mon journal, d'abord. Je ne peux pas lui faire ça.

Ce sera la première fois que nous passerons plus de deux jours ensemble. C'est peut-être pour ça, aussi, que je n'ai rien dit à Gilles, parce que je ne sais pas, finalement, si je peux vivre avec Nino, ni lui avec moi. Nous ne pourrions pas nous dévorer l'un l'autre comme nous l'avons fait cet automne lorsque nous sommes partis en week-end. J'aurai besoin qu'il me laisse plus de deux mètres, parfois, je le sais. J'ai peur soudain, je vois cette semaine comme un test, j'ai peur que nous ne passions pas l'épreuve. Ou de m'être trompée, et d'être prête à tout pour continuer de croire que je vis avec Nino la seconde grande histoire d'amour de ma vie. La dernière, peut-être. Je ne compte pas mon père. Je voudrais qu'elle dure. J'ai peur. Je suis folle, folle d'avoir peur.

Je me demande comment sera Auderville, sa maison, je ne me rappelle plus ce qu'il m'en a dit, je sens que je les aime inconditionnellement, je suis affolée, folle tout court.